



Médiathèque Valais St-Maurice

## Marie-Hélène LAFON

Lundi 10 février

12h30 – 13h30

### Traversée (2013) ou Marie-Hélène Lafon par elle-même

Invitée à composer un texte inédit en s'inspirant de ses paysages familiers, « *qu'ils soient intimes ou géographiques* », Marie-Hélène, avec **Traversée**, nous livre un texte sur son Cantal natal et sa traversée de l'enfance et de l'adolescence.

Marie-Hélène Lafon est née en 1962, à Aurillac dans le Cantal. Elle est fille de paysans. Elle a fait les foins. Elle a conduit les vaches au champ. Elle connaît la rivière, la vallée, tout comme le travail de ses parents.

*« Les enfants, dont je suis, participent à ces travaux, portent les outils, les piquets, le rouleau de fil et voit comment donner à la clôture la bonne tension. Aujourd'hui encore, cette métaphore du fil tendu et du piquet me vient naturellement quand il s'agit de dire le travail de la phrase, et le juste équilibre à trouver entre majuscule initiale et point final. »*

Chaque dimanche, la jeune collégienne disparaît dans la nature avec les chiens de la ferme.

*« Je me promène, je marche, même encore aujourd'hui je ne sais pas quel mot utiliser... Il y a du rite, c'est une muette célébration du dimanche après-midi, je ne le fais pas un autre jour, c'est un temps hors du temps. Je ne suis pas tout à fait seule, j'ai des acolytes, les chiens me font escorte, alertes desservants, deux ou trois, et toujours un favori parmi les trois ; les chiens patrouillent, apparaissent disparaissent, suivent des pistes secrètes, font la pause à côté, la truffe dans l'herbe et l'œil faussement clos, les côtes frémissantes sous le poil tiède. Toujours dans les livres que j'écrirai, pays et paysages seront garnis de bêtes, de bêtes agricoles d'abord, chiens et vaches, chevaux parfois, âne aussi, un seul âne, planté raide à l'ombre de la grange comme un point d'exclamation ou une grosse majuscule sur une page ; mais aussi de bêtes furtives volontiers rousses, créatures de la sauvagine qui pistent les chasseurs et dont je ne sais pas lire les traces, je ne connais que les terriers des renards et ceux des blaireaux ou le miracle d'un chevreuil parfait jailli de la lisière du bois ; ces bêtes sont là, tapies, industrieuses et rompues à l'art de subsister dans nos interstices, elle sont la vivante doublure des choses et nous nous frôlons parfois, elles sont des secrets tenaces et le fugace filigrane du paysage. »*

Pourtant un pays, même vénéré, on peut le quitter : « *Le pays premier peut être une prison, peut-être un royaume suffisant, une source vive, un trésor. Je ne sais pas bien où passe la frontière entre la chance et le risque, le partir et le rester, l'attachement et l'arrachement* ».

Et Marie-Hélène Lafon partira. Grâce à la bourse obtenue, elle monte à Paris, étudie en Sorbonne. Elle obtient son agrégation en 1987 et devient enseignante de français, de latin et de grec, en banlieue parisienne, puis à Paris, où elle vit. De façon tenace et appliquée, elle se crée alors un autre pays par les voies de la grammaire, du latin et du grec. Paris devient son second pays. Elle l'approuvoise avec ses autres odeurs, ses autres paysages et codes, sans que jamais elle n'oublie le

pays premier ancré en elle.

*« Mes paysages écrits viennent de là, en sortent comme on dit de quelqu'un qu'il sort de Saint-Flour, de Moirétable, de Bailleul ou de Foix, ou que l'on ne sait pas d'où il sort. Mes personnages aussi sortent de là, Roland, Alphonse, Yvonne, Jeanne, Marie, Jean, Nicole, les oncles et quelques autres, à commencer par Mo, qui s'appellerait Mohammed si on voulait bien le nommer pleinement ; il n'est pas né fils de paysan dans le Cantal, il vit dans la banlieue d'Avignon mais il porte en lui, sous sa peau, les stigmates de cette insalubrité première et fondatrice qui fait de toute rencontre et de tout ailleurs un vertige et un risque. Faute d'avoir pu et su apprivoiser la langue, Mo ne partira pas dans le monde, ne connaîtra pas d'autres horizons ni le doux amour des femmes, il restera prisonnier sur l'île, écrasé de naissance et broyé dans l'étau des familles. L'insularité sera une maladie d'enfance, un pli d'être qui façonne le paysage intérieur de mes personnages et les voue au silence, aux hivers, à la perte, à l'absence. »*

Marie-Hélène Lafon restitue ses traversées intérieures, sa géographie intime entre les vallées, la rivière, la maison et la mémoire et ses greniers et le dur apprentissage des villes.

*« La géographie est au sens premier du terme une écriture de la terre, on ne saurait mieux dire, ça m'écrase d'évidence ; l'immuable géographie de mes livres dessine un pays archaïque, un pays haut, pelu, bourru, violemment doux, ardemment rogue, perdu et retrouvé toujours, quitté et lancinant. Des hommes et des femmes, et quelques enfants, y vivent, y travaillent, ils habitent dans des maisons qui font corps autour d'eux, les bêtes sont nombreuses et vivaces, les apprivoisées et les autres ; on s'enfoncerait là, dans la chair des choses et des cantons minuscules. Si j'osais, si j'osais vraiment, si j'avais moins de peur et davantage de force, on ne passerait pas par les histoires, le roman, la nouvelle, on n'aurait pas besoin de ces détours et méandres charnus, on ne raconterait rien et le blanc monterait sur la page jusqu'à la noyer de silence. On ferait ça on serait à l'os de l'étymologie, dans le poème des choses nues et révélées, le vent, les arbres, le ciel, les nuages, la rivière, les odeurs, le feu, la nuit, les saisons. Il s'agirait de restituer un monde, de le donner à voir, mais aussi à entendre, écouter, deviner, humer, flairer, sentir, goûter, toucher, embrasser, à pleins bras, de toute sa peau, page à page, pas à pas, comme on marche, et ma place serait là, enfoncée dans les pays et dans la rumination lente du verbe. »*

Ecrivain, elle dit vouloir, sans relâche, « donner aux paysages, extérieurs et intérieurs, un corps textuel » et, par ses textes, « incarner un bout du monde perdu au milieu de rien ». Ce qu'elle appelle un « pays premier, séminal et infusé que chacun porterait en soi ».

Elle est l'auteur d'une œuvre abondante et couronnée par nombre de distinctions : *Le Soir du chien*, 2001 ; *Liturgie*, 2002 ; *Sur la photo*, 2003 ; *Mo*, 2005 ; *Organes*, 2006 ; *Les Derniers Indiens, La Maison Santoire*, 2008 ; *L'Annonce* : roman, 2009 ; *Les Pays*, 2012 ; *Album*, 2012 ; *Traversée*, 2013 ; *Joseph*, 2014 ; *Histoires*, 2015 ; *Nos vies*, 2017

## **Chantiers (2015) ou l'expérience de l'écriture**

Neuf petits textes parfaitement aboutis, où l'auteur évoque sa formation et sa lente maturation d'écrivain, ce qui l'a nourrie. Mais aussi le rôle que les oppositions sociales vont jouer dans tout son parcours de vie. Elle s'y trouve sans cesse confrontée, elle va les affronter, les dépasser sans jamais renier son héritage. Ceci jusqu'à elle s'offrir le luxe suprême de s'ouvrir à ce monde littéraire fermé et élitiste et peu à peu à y trouver place.

*« Il a fallu du temps, beaucoup de temps encore, et de savants détours, et des méandres tenaces avant d'oser un autre travail, contigu à celui de la lecture, le travail de l'écriture ; avant d'oser se mettre à l'établi des mots, de la phrase, du texte ; avant d'oser empoigner cette viande-là, viande c'est vivanda, de vivre, c'est ce qui sert à vivre, c'est le vivant, la matière même du monde, avec les arbres, l'échelle, la grand-mère, le rôti, le pré gras, la fille, le garçon, les beaux fruits, la ferme louée, la balançoire, le vert le bleu, la Sorbonne, le pensionnat, l'espalier, et tout le reste. »* (Chantiers)

*« Et on publie un livre, puis un deuxième, un troisième ; et on continue, ça continue. On sait, on comprend, on voit, ça se voit que ce territoire de l'éditorial, du commercial, du métallique est saturé d'échelles, strié, hérissé d'échelles, de barreaux, de réseaux ; on le voit, on le vit, on s'en arrange plus ou moins. Je commence à écrire à 34 ans, je publie mon premier livre à 39 ans, j'attrape 40 ans, 50*

*ans, je sais d'emblée et d'instinct, mon corps a su avant moi, que je n'aurai pas trop de ma vie, une vie, une seule, sans brouillon pour aller au bout de moi-même. » (Chantiers)*

*« Quand j'ouvre un chantier, je ne sais pas si j'irai au bout, si ça deviendra un livre, en d'autres termes s'il m'apparaîtra nécessaire et évident, au bout d'un certain temps, de prélever sur la masse textuelle et dans la carrière de mots, un morceau, une pièce, un fragment qui ferait livre comme on fait bande à part sans cesser d'appartenir. » (Chantiers)*

*« J'ai dit que le texte était lancinant, comme une plaie plus ou moins ouverte, sourde et têtue, et féconde ; la fente féconde de la plaie textuelle serait toujours ouverte ; j'entends ce qu'il y a dans cette phrase d'attente, de suspension, de vouloir, de désir, de ténacité, de jouissance, d'incomplétude, de douleur, de douceur ; comme pour le corps du Christ, les deux, douceur et douleur, intriquées à la lettre près. » (Chantiers)*

*« Il faudrait que les livres que je tends à écrire remontent du silence des générations comme on remonte le cours d'une rivière ; on remonterait le cours d'une rivière et on ne trouverait pas la source, jamais, on ne serait même pas bien certain de la chercher ; de chercher la source, il n'y aurait pas de source... » (Chantiers)*

## **Les Derniers Indiens (2008)**

*« Les Santoires vivaient sur une île, ils étaient les derniers des Indiens, la mère le disait chaque fois que l'on passait en voiture devant les panneaux d'informations touristique du Parc régional des volcans d'Auvergne, on est les derniers Indiens. »*

Ils sont deux. Marie et Jean sont les derniers indiens. Deux dans la maison Santoire. Ils n'ont pas été choisis, n'ont pas choisi, ne se sont pas mariés, n'ont pas eu d'enfants. Deux personnages ancrés dans leur terre auvergnate, qui vieillissent chichement, tristement, alors que leurs comptes en banque sont si remplis qu'ils ne savent pas vraiment à combien s'élève le montant de leurs biens.

*« Depuis la mort de la mère leurs deux vies étaient comme une seule et longue pause trouée de gestes rares et nécessaires, parcourue de secousses imprimées au cours des jours par les voisins, leurs machines, leurs constructions, leurs enfants, leurs animaux, leurs voitures, leurs bruits, leur musique, tout ce qu'ils inventaient de vivant. Elle n'aimait pas penser à ça, c'était inutile, elle se sentait lourde, elle secouait sa tête maigre. »*

*« Depuis la mort de la mère, les deux, elle et lui, avaient cessé de se presser, et personne ne les obligerait, personne ; alors. Marie retournait ces pensées quand elle ne dormait pas, si elle ne dormait pas ; c'étaient des pensées pour la nuit, dans le lit de l'alcôve ; elle n'aurait pas eu ces pensées à la lumière du jour, l'après-midi, encore moins le matin. Elle sentait la nuit que la mort de la mère avait été comme une sorte de frontière, ils l'avaient franchie, ensemble, ils étaient de l'autre côté, elle ne savait pas de l'autre côté de quoi, mais de l'autre côté ; et ils ne seraient pas rejoints, là, on ne les atteindrait pas, on ne les toucherait pas. Ni les voisins, ni les gens de la mairie, et leurs services sociaux, et leur assistante de ceci, leur aide de cela ; ils ne seraient pas aidés ni assistés ni servis, ils seraient seuls les deux qui n'étaient les aînés de personne dans la maison aux pièces fermés comme en un royaume bourré à craquer de tout pour durer mille ans. »*

Le père a très peu existé. Dépourvu de biens, toléré dans la maison pour sa force de travail, il a seulement procréé.

La mère, Renée Santoire, vindicative et dévorante de Marie et Jean.

Elle aura, sa vie durant, perpétué les valeurs ataviques, ruminant une haine démesurée des mésalliances, du progrès et des sanies corporelles.

Elle n'a aimé d'amour que Pierre, l'enfant chéri, l'enfant prodigue qui est parti travailler à l'usine et s'est mis un jour en ménage avec une divorcée...

Pierre était revenu, de temps en temps...puis il est tombé malade, et est venu agoniser dans sa famille, laissant une mère inconsolable.

*« Elle n'avait jamais vu le rideau fermé. Même quand Pierre se reposait beaucoup dans la journée, et, à la fin, quand il ne se levait plus ; l'infirmière avait dit qu'il serait peut-être mieux, là, avec eux, dans la*

*cuisine, mais la mère avait refusé. Pierre avait une vraie chambre dans la maison, elle voulait être seule avec lui, elle était restée seule avec lui pendant les quatre derniers jours et les quatre dernières nuits, dans la chambre de derrière. Elle avait dormi près de lui sur un fauteuil, les jambes allongées sur le lit bas ; somnolé pas dormi elle avait dit en sortant de la chambre quand le bruit de la respiration de Pierre s'était arrêté une mère ne dort pas quand son fils meurt. Marie avait porté la soupe au vermicelle, un gilet, le sceau hygiénique. » (P. 27)*

Aujourd'hui, de leur fenêtre, ils contemplent avec avidité la vie des voisins, que la mère méprisait...

*« Elle comprenait que les voisins ne les voyaient pas, eux le frère et la sœur, parce qu'ils étaient vieux, lents et minuscules. Les voisins allaient vite, ils savaient qu'ils auraient les terres, en fermage d'abord, ensuite elles se vendraient, ils les achèteraient, et la maison aussi, un couple de jeunes l'habiterait, ou la transformerait en gîte pour les touristes. Les voisins auraient tout, ils feraient fructifier. Le temps passait pour eux. Elle se sentait à côté d'eux comme un insecte. Elle ne leur disait pas bonjour, elle n'en avait pas envie, et elle ne se cachait pas pour les regarder, ils servaient à ça, au spectacle. »*

## **Joseph (2014)**

Joseph est « une figure » de son paysage. Joseph est un doux. Joseph n'est pas triste, du tout. Joseph est ouvrier agricole dans une ferme du Cantal. Il a bientôt soixante ans. Il connaît les fermes de son pays, et leurs histoires.

*« Quand on rentre dans une étable bien tenue, l'odeur large des bêtes est bonne à respirer, elle vous remet les idées à l'endroit, on est à sa place. Joseph avait toujours retrouvé ça dans sa vie, même aux pires moments. Il avait surtout aimé s'occuper des veaux qui grandissaient tous dans les fermes avant la mode de les vendre à trois semaines pour l'engraissement en Italie ou ailleurs...*

*En entrant dans une étable ou en voyant un troupeau dehors, à l'herbe, il savait au premier coup d'œil, et aussi à l'oreille, si les choses allaient comme il faut...*

*Il avait appris à se méfier des gens que les bêtes craignaient, les brutaux et les sournois, surtout les sournois qui cognent sur les animaux par-derrière et leur font des grimaces devant les patrons. »*

Il a aimé Sylvie, un été, il avait trente ans. Elle n'était pas d'ici et avait beaucoup souffert, avec et par les hommes. Elle pensait se consoler avec lui, mais Joseph a payé pour tous. Sylvie est partie au milieu de l'hiver avec un autre. Joseph s'est mis à boire, comme on tombe dans un trou.

Joseph a un frère, marié, plus beau et entreprenant, qui est allé faire sa vie ailleurs et qui, à la mort du père, a emmené la mère vivre dans sa maison. Joseph reste seul et finira seul.

## **Nos vies (2017)**

Le Franprix de la rue du Rendez-Vous, à Paris. Une femme, que l'on devine solitaire, regarde et imagine.

Quand elle va faire ses achats au Franprix, Jeanne Santoire observe. Comme un détective, elle mène son enquête. Elle cherche à découvrir l'énigme d'existences cachées sous une couche épaisse de silence.

*« J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente. J'ai toujours fait ça. J'ai toujours fait ça, comme ça, c'était mon rôle dans la famille, jusqu'à la mort de grand-mère Lucie, la vraie mort, la seconde. Elle ne voulait personne d'autre pour lui raconter, elle disait qu'avec moi elle voyait mieux qu'avant son attaque. »*

Celle qui la fascine, Gordana : *« Gordana n'a pas trente ans. Son corps sue l'adversité et la fatigue ancienne. Le monde lui résiste ; rien ne lui fut donné, ni à elle ni à celles et ceux qui l'ont précédée, l'ont fabriquée et jetée là, en caisse quatre, au Franprix du numéro 93 de la rue du Rendez-vous dans le douzième arrondissement de Paris. Le corps de Gordana, sa voix, son accent, son prénom, son maintien viennent de loin, des frontières refusées, des exils forcés, des saccages de l'histoire qui écrase les vies à grands coups de traités plus ou moins hâtivement ficelés. On ne sait pas où Gordana fut petite-fille. Je suppose la fin des années quatre-vingt, l'est de l'Est, et les ultimes convulsions de républiques très moribondes. »*

Jeanne imagine alors la vie de l'homme sombre qui, tous les vendredis, vient mendier vainement le regard de Gordana ? : *« J'invente tout de cet homme, je sais son roman par cœur, je le déroule. J'ai toujours fait ça, au pensionnat, à Moulins, je racontais à voix haute sous le préau l'hiver entre le repas et l'étude, on avait une demi-heure, on se tenait chaud à quatre, dans le noir. Les autres filles réclamaient la suite du feuilleton, elles y pensaient le soir dans leur lit avant de s'endormir et me demandaient où j'allais chercher mes inventions. »*

*« Gordana est inexorable...L'homme brun est là, tout entier donné, il célèbre le culte, tenace et vivant ; ça mendie, ça mendie fort et sec en caisse quatre, ça veut exister, ça veut faire, ça gueule en silence. Le mystère est ancien, le rituel est immuable. »*

*« Aujourd'hui j'ai vu et entendu le rire de Gordana et elle n'était plus la même personne, j'étais presque fières d'avoir deviné à quel point son rire pourrait être un événement, un séisme considérable, une aurore nouvelle, et je me suis sentie un peu vengée de n'avoir pas remarqué qu'elle était gauchère avant de l'avoir vue tourner les pages de son livre dans le métro. Elle riait avec Régis qui s'occupe des livraisons, Régis est une figure du Franprix et du quartier, tout le monde le connaît... »*

Elle remonte ainsi le fil de sa propre histoire. Jeanne Santoire. Son nom nous ramène inéluctablement au Cantal. Jeanne est à la retraite désormais et vit seule.

Elle a mené sa vie de main de maître, sans trop faire de concessions.

*« Nos vies ont coulé, les leurs et la mienne. A Paris, dans le métro, pendant quarante ans, j'ai happé des visages, des silhouettes de femmes ou d'hommes que je ne reverrais pas, et j'ai brodé, j'ai caracolé en dedans, à fond, mine de rien ligne six ou ligne quatre, quinze ou vingt minutes aller et retour matin et soir cinq fois par semaine, sans compter le temps des trajets qui n'avaient rien à voir avec le bureau ; pendant quarante ans je me suis enfoncée dans le labyrinthe des vies flairées, humées, nouées, esquissées, comme d'autres eussent crayonné, penchés sur un carnet à spirale. » (P. 25)*

Elle, fille de commerçants de province, elle a quitté sa province pour venir travailler à Paris.

Dans sa vie, il y a eu Lionel, il y a eu Karim : *« Chacun aurait sa part du monde, Karim aura été la mienne, et j'aurai été la sienne, pendant dix-huit ans, ce fut une grâce tenace ; je sens sourdement que l'homme sombre pourrait être celle de Gordana, et réciproquement. C'est autre chose que l'amour, c'est plus souple, plus confiant, c'est fluide et ça enveloppe sans embarrasser, ça n'empêche ni le vertige ni la solitude ; c'est une question de place à inventer. Je n'en parle pas avec mes frères ou mes belles-sœurs, mes neveux ou mes nièces qui vivent tous en couple et me trouveraient trop romantique. »*

*« On n'a droit à rien, ça m'est revenu, après le départ de Karim c'est remonté de l'enfance, comme les paroles d'une chanson inusable, quoi que je fasse où que je sois rien ne t'efface je pense à toi.*

*J'avais plus de trente-sept ans, dont dix-huit années passées avec lui, à Paris, loin de Saint-Hilaire et de mon père qui n'a jamais voulu le voir. On n'avait pas eu trois fils expédiés avec le contingent pendant plus de vingt-sept mois en Algérie pour ça, pour que votre fille unique trahisse, et se mette à la colle avec un Arabe, un Arabe qui avait étudié d'accord et qui avait un vrai métier comme elle et même peut-être mieux qu'elle d'accord et qui buvait du vin et mangeait du cochon d'accord mais un Arabe. »*

### **Et ... En Fin**

*« Depuis deux semaines Gordana n'est plus là. J'ai d'abord pensé qu'elle était repartie au pays pour des vacances ; j'ai pensé aux retrouvailles avec ce fils qui grandit, qui grandirait, neuf ans, bientôt dix ; le corps du fils s'allonge et quitte l'enfance, on aurait de moins en moins avec lui le recours chaud du câlin muet, serré, serré, les yeux fermés, comme si ça ne devait jamais finir. On ne saurait pas que dire et ils en diraient le moins possible, lui et elle. »*